Document généré le 23 avr. 2024 04:44

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Ras-le-bol de la cave...
...et passions retrouvées

Hélène Monette

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14735ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Monette, H. (2000). Ras-le-bol de la cave... ...et passions retrouvées. *Moebius*, (85), 31–36.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hélène Monette

Ras-le-bol de la cave...
... et passions retrouvées

Mon père n'a jamais gagné de prix à Cannes et je n'ai jamais été assez intelligente pour lire Julia Kristeva. Mon père a lu Lacan, pourtant, mais je ne sais à quel point il l'a lu vraiment; je crois qu'il faisait *pas mal* semblant, car il n'est jamais arrivé à m'en résumer un quelconque élément.

(À moins qu'il ait été comme *les autres*, simplement, qu'il m'ait *trouvée* trop stupide pour comprendre.)

Calvino, admiré partout, m'ennuyait, moi. Je suis mal tombée et je tombe encore, et ce monde, ce *beau monde*, fait lourdement le poids: quand je tombe, *paraît-il*, je tombe *vraiment* très bas.

Pour en revenir à nos moutons les plus frisés, de Freud, je n'ai lu que quelques pages – c'était *L'avenir d'une illusion* – moi aussi, pour faire semblant. J'ai laissé Jung avec un signet – depuis déjà quelques années –, exactement *à l'endroit* où il déclare – dans une *humble* note en bas de page – que l'humanité ira mieux quand les femmes seront des êtres responsables, responsables – parfaitement – des enfants, quand les femmes cesseront d'être ces créatures hystériques qui entraînent la maladive damnation de l'espèce humaine. Gloire à Dieu. Amen.

J'ai connu un type qui me considérait comme non-pensante parce que je n'avais jamais lu Jacques Derrida. Lui en mettait dans la salade, entre ses dents, dans son crachat; et dans son lit aussi étaient intégrées quelques notions, par exemple, du *don*. Cette *veine* masochiste qui m'empoisonne m'a toujours incitée à

tenter obstinément de communiquer avec les snobs, pourtant sourds, par définition, aux voix du *peuple* – à moins que ce ne soit par intérêt pour le développement de catégorisations ethnologiques ou par visée anthropologique, car alors là, les voix ferrées ou ravalées sont recensées et analysées avec la rigueur des sciences exactes.

La plus belle littérature, elle, parle avec toutes les voix.

Belle du Seigneur.

Tunström, Durrell, Roy.

Mon père était un *habitant* qui faisait semblant de lire Lacan, mais Teilhard de Chardin, Soljenitsyne, Tomatis et Marc Oraison, il les a lus, aussi idéaliste qu'opprimé, tel qu'en lui-même – et sans doute au-delà –, il tentait d'élever sa vie brisée.

Et moi, je suis souvent mal tombée et je tombe encore, je lis n'importe quoi – des contes d'Amazonie, *du* Lipovetsky, des romans que *personne* n'a lus, de la philo de *débrouillards*, et puis Bachelard et quoi encore? de la poésie –; si mal tombée, tant et *si* mal, que je dois m'en excuser, ou alors me taire, ce que j'apprends à faire de plus en plus facilement.

— *Et quels poètes français-ê-ê-ê est-ce que vous lisez-é-é?*

— *Je n'en lis pas. Je lis Patrice Desbiens et Tristan Tzara.*

*

Je n'ai jamais lu David Hume. J'ai tout juste commencé un essai volumineux sur le prêtre imposant que *sait* être Hegel pour ses fidèles, *ceux qui savent*, véritables maîtres de leur vie. Je ne suis pas rendue loin, mais toutes ces données m'intéressent au plus haut point – la catastrophe maître-esclave, l'absurde reconnaissance, le «crounch» de l'histoire, etc. –, et certainement, je continuerai ma lecture… ou peut-être, stupide impatiente, irai-je à L'Échange pour aboutir à l'air libre dans un profond roman… mais ainsi, je perdrais un ami ou deux… parmi les humains *réussis*… si on ne

peut pas tout avoir, on peut tout perdre... jusqu'à son temps et ses *meilleurs* amis. Hegel et *lui.*

Mon père a lu Machiavel par devoir, pour savoir de quoi était armé l'Honorable P.E.T., dont Machiavel était le maître à penser. Mon père m'a expliqué; je n'ai pas lu. Je ne sais rien, mais c'est *juste*: je me doute *bien* de quoi sont capables les méprisants. J'en ai croisé pas mal dans ma vie – vous seriez surpris.

Mon père a lu toute la collection Marabout sur la Première et la Seconde Guerre mondiale. Mes frères ont lu Rampa. Mes sœurs ont lu François Mauriac et Han Suyin; je les ai suivies jusqu'à Julien Green, Knut Hamsun et Anne Hébert. Après, j'ai gagné des prix de poésie au secondaire (avant notre ère), et là, j'ai choisi. Rilke, son plus célèbre ouvrage en édition vert pomme chez Grasset – que j'ai prêté, que j'ai perdu. Grandbois, par hasard, *Les Îles de la nuit.* Après, j'ai eu un mécène, en la personne d'un de mes grands frères, qui m'a abreuvée, en disques – mais *si* – et en livres, de poésie.

Je n'ai jamais lu Kafka au complet, ni terminé – je les ai tous commencés – un seul Vian, sinon *Les fourmis.* Je ne suis donc pas une spécialiste des espaces imaginaires de ces grands écrivains; à l'inverse, leurs espaces me rebutent car ils *m'enténèbrent*, me désespèrent... contrairement aux légendes colportées par la critique, surtout à cause du personnage baveux et grandiloquent de Red, encore et toujours à cause d'*Unless*... cherchons, cherchons les traces de ces lectures, alors, dans mon écriture... On peut dire ou faire n'importe quoi, on réduira ou on agrandira la perspicacité selon *la pure vérité*, les *seules vérités* de l'histoire littéraire... Mais c'est très bien. J'ai l'air *mieux*, l'air *naturelle*, l'air de *savoir.*

J'ai déjà lu des couchers de soleil et transcrit le chant des grillons, en toute maladresse, pour me trouver un lieu de passage, pour me rendre à la poésie. Mon père s'intéressait aux oiseaux et aux arbres; son frère – dominicain – était botaniste, amateur d'astronomie et d'entomologie; il nous racontait *plus* que des histoires. Mais où était donc rangée *La flore laurentienne*? La plu-

part, chez nous, ont lu Edgar Cayce (ou ses avatars? je n'en sais rien, je ne suis pas du *club*); les filles, on est passées par *Ma mère, mon miroir*, *Le complexe de Cendrillon* et autres pop-confusions. Ma mère pleurait au cinéma et fardait ses lèvres; du reste, elle réussissait parfaitement le spaghetti aux tomates et le pâté aux patates tout en chantant du Piaf. Elle a relu trois fois la biographie d'Ingrid Bergman; elle *relit* encore la vie de Liszt, bien qu'*Écho-Vedettes* soit toujours à portée de sa main.

Mon père n'a jamais lu Christian Bobin – que tous les hyperlettrés ou poètes *recherchés* abhorrent –, mon père est disparu avant que Bobin soit à la mode... (et à petit prix). Je le lis, moi, Bobin, et je sais que mon père aurait flotté de grâce en lisant *L'inespérée*. Je lui aurais d'ailleurs demandé de relire *La retraite à trente ans* pour qu'on puisse en discuter tout en contemplant le monde et ses *actualités*...

J'ai tenté de lire Blanchot, que de nombreux jeunes poètes vénèrent; je n'ai pas su. Deleuze et Barthes me vont mieux, à petites doses et pas si souvent, et je tiens à préciser que je ne prête pas foi à ce qu'en ont fait les journalistes, les cyniques de la caricature à tout prix... il vous aurait fallu lire cet article sur René Girard dans le dernier *Libé*...

La dérision nous perdra...

Dans ce monde des lettres où les savants se rencontrent dans des colloques et conférences, tandis que les autres remplissent les rayons bon an, mal an, je crois – et ce doit être *vrai*, puisque le *vrai monde* le dit – que mon plus grand bonheur a été de rencontrer Ducharme entre les lignes et d'en avoir éprouvé une grande joie. J'admire Ducharme pour le chant de ses livres et pour la *position* qu'il a choisie; pour sa voix et sa vie.

Est venu un temps où mon père achetait des livres pour leur bas prix. Bientôt, les enfants ont fourni... *Small is beautiful*, *Éloge de la différence*, *Les grandes marées*, *Missing*, ce sont des titres que j'ai offerts à la maison – moi j'y ai subtilisé *La naissance de la tragédie*, *L'iliade*, *Crime et châtiment*; feuilletés seulement,

à ma grande honte;
votre toute dévouée...

Ma mère chantait *Fascination* et l'*Ave Maria* de Schubert. Ma mère lisait – et lit encore – des Harlequin et autres prototypes, collection Turquoise, etc. J'étais fascinée par Jean-Aubert Loranger, Alain Grandbois, et puisqu'*il faut être autre chose*, par Novalis et Pierre Reverdy; et sur le tard, très tard, par les proses poétiques d'Henri Michaux.

Pour mon père, un des livres les plus précieux à fréquenter dans l'existence était *L'art de la couleur*, de Johannes Itten. Je me souviens peu de Greenberg – étudié à Concordia –, mais du volume deux de *L'histoire de la peinture* (Nathan?), du très classique René Huyghe et d'un vieux livre en reliure de lin – *Regarder en peinture* – prêté-*cédé*, je tiens et garde le goût d'habiter une peinture, de me réchauffer autour d'une sculpture, avec pour seule science *le sentiment de vivre.*

J'étais une *vieille* romantique, mais *tout ça* finit par passer; reste la fille du peuple – il va sans dire – *jamais assez* éduquée, et c'est tout juste si je retrouve mon chemin dans les obligations du monde, entre les sermons et les démences, alors pour l'intellectualisme et la profusion des connaissances, vous me reconnaîtrez désarmée.

Je retourne à l'école en janvier, vous savez. Mais actuellement, je suis un cours de dessin... pour rien... pour respirer.